



HAL
open science

L’Afrique est l’avenir du monde” : afrotopies, afrodystopies, uchronies et inversions historiques dans les littératures françaises et francophones d’Afrique et d’Europe

Anthony Mangeon

► **To cite this version:**

Anthony Mangeon. L’Afrique est l’avenir du monde” : afrotopies, afrodystopies, uchronies et inversions historiques dans les littératures françaises et francophones d’Afrique et d’Europe. Conférence pour la Société coréenne de langue et de littérature françaises (SCLLF), Daegu, Corée du Sud, 3 décembre 2022, Dec 2022, Daegu, Corée du Sud. hal-04250668

HAL Id: hal-04250668

<https://hal.science/hal-04250668>

Submitted on 19 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« L’Afrique est l’avenir du monde » : afrotopies, afrodystopies, uchronies et inversions historiques dans les littératures françaises et francophones d’Afrique et d’Europe

Introduction

« L’Afrique est l’avenir du monde » : cet aphorisme, dont l’économiste Carlos Lopes faisait récemment le titre d’un livre, exprime une conviction désormais largement répandue dans les médias, les sciences humaines, les littératures et les arts. Depuis une quinzaine d’années, il ne se passe plus un mois, en effet, sans un article, dossier de presse, numéro de revue, volume collectif, rapport de prospective ou essai consacré à l’Afrique en devenir et à sa place majeure dans le futur de l’humanité¹. Ce constat s’est encore renforcé en 2022, et les prochaines rencontres des études africaines en Europe, organisées à Cologne au printemps 2023, porteront à leur tour sur la question des futurs africains².

La production est tout aussi abondante dans les arts et la littérature, où l’on peut remarquer une incroyable profusion d’œuvres graphiques, plastiques, romanesques et cinématographiques imaginant le devenir des Africains sur notre planète, voire dans des mondes intergalactiques lointains³. Les anthologies, les projections et les expositions se multiplient – après « l’Université des futurs africains », qui fut installée au Lieu Unique à Nantes durant le printemps et l’été 2021, c’est le festival des « littératures de l’imaginaire » à

¹ À titre d’exemples, on pourra consulter : Ama Mazama (dir.), *Africa in the 21st Century : Toward a New Future* (Routledge, 2007) ; Duncan Clarke, *Africa’s Future* (Profile Books Ltd, 2013) ; ; Brian Goldstone et Juan Obarrio : *African Futures : Essays on Crisis, Emergence and Possibility* (The University of Chicago Press, 2016) ; Katharina Fink, Susanne Gerhard, Nadine Siegert (dir.), *Future Africa : Visions in Time* (Contact Zones NRB, 2016) ; Lien Heidenreich-Seleme et Sean O’Toole (dir.) : *African Futures : Thinking about the Future in Word and Image* (Kerber Verlag, 2016) ; Jean-Pierre Bekolo Obama, *Africa for the Future : sortir un nouveau monde du cinéma* (Dagan & Médyas, 2009) ; Jakkie Cilliers, *The Future of Africa* (Palgrave Macmillan, 2021), Carlos Lopes, *L’Afrique est l’avenir du monde* (Seuil, 2021) ; du côté de la prospective, on retiendra Alioune Sall (dir.), *Afrique 2025 : quels futurs possibles pour l’Afrique au sud du Sahara* (Karthala, 2003) ; Theodore Ahlers, Hiroshi Kato, Harinder S. Kohli, Callisto Madavo et Anil Sood, *Africa 2050 : Realizing the Continent’s Full Potential* (New Delhi, Centennial Group International / Oxford University Press, 2014) ; *Agenda 2063 : The Africa We Want* (projet de l’Union Africaine, 2015, <https://au.int/fr/agenda2063>) ; Jean-Luc Buchalet et Christophe Prat, *Le Futur de l’Europe se joue en Afrique* (Éditions Eyrolles, 2019) ; enfin du côté de la presse, on pourra consulter le dossier « Afrique future » dans *La Revue des deux mondes* (sept. 2014), le dossier « Le Siècle de l’Afrique » paru dans *Le Point* (n°2370, 1^{er} février 2018) ainsi que les articles « C’est en Afrique que réside le futur de l’innovation » (*Le Monde*, 2 mars 2016) ; « L’avenir du monde se joue en Afrique » (*Le Monde*, 21 octobre 2016) ; « L’avenir de l’art est en Afrique » (*Télérama* n° 3505, 18-24 mars 2017) ; « Le futur de l’Afrique s’écrit dans le ciel » (*L’Express*, 20 mai 2021), « Enfin, l’afrofuturisme » (*Le Monde diplomatique*, *Manières de voir* n°184, « Science-fiction : vivement demain ? », août-septembre 2022).

² Outre mon livre (*L’Afrique au futur : le renversement des mondes*, Paris Hermann, 2022), on pourra relever la parution d’un essai signé du philosophe Frédéric Neyrat (*L’Ange noir de l’histoire. Cosmos et technique de l’afrofuturisme*, Paris, MF, 2022) et la soutenance par Abd-el-Khadr Hamza d’une thèse sur *Afrique(s) et science-fiction : histoire(s) et représentations* à la Sorbonne-nouvelle, le 22 novembre 2022. L’appel et le programme des rencontres européennes en études africaines sont disponibles en ligne [<https://ecasconference.org/2023/>], et accompagnés d’un volume en open access, *African Futures* édité par Clemens Greiner, Steven Van Wolputte et Michael Boelig (Brill, 2022, <https://brill.com/view/title/60904>).

³ Une douzaine de romans ont été publiés ou traduits en français en 2022, qui traitent des futurs de l’Afrique. Par exemple Lauren Beukes, *After Land* (Albin Michel) ; Gauz, *Les Coccoïans* (L’Arche) ; Raphaël Granier de Cassagnac, *Resilient Thinking* (Mnémos ; Annie Lulu, *Peine des faunes* (Julliard) ; Laura Nsafou, *Nos jours brûlés, tome 2* (Albin Michel) ; Nnedi Okorafor, *Le Livre de Phénix* (ActuSF) ; Tochi Onyebuchi, *L’Architecte de la vengeance* (Albin Michel) ; Tochi Onyebuchi, *Dommages et intérêts* (Albin Michel) ; Michael Roch, *Tè Mawon* (La Volte) ; Sofia Samatar, *Un étranger en Olondre* (Argyll) ; George Schuyler, *L’Internationale noire* (Sans soleil) ; Tade Thompson, *Loin de la lumière des cieux* (J’ai lu).

Épinal qui a pris, en mai 2022, l’afrofuturisme pour thème de sa vingtième édition. Cet événement a donné lieu à plusieurs invitations d’auteurs ainsi qu’à la publication d’une anthologie du même titre aux éditions Mnémos⁴. Une nouvelle exposition, « Les Portes du Possible », vient de s’ouvrir au Centre Pompidou de Metz, qui traite des rapports entre l’art et la science-fiction avec un important volet sur les futurs africains⁵. Sur la toile prolifèrent également les sites, blogs et autres podcasts d’artistes ou de critiques dédiés à l’émergence de la science-fiction en Afrique⁶. Dans ce dernier domaine de création, les plus prestigieuses distinctions sont allées, ces dernières années, à des écrivains qui mettaient en scène les futurs africains⁷. L’engouement bat également son plein au cinéma : sorti en février 2018 et réalisé par le cinéaste afro-américain Ryan Coogler à partir d’une série de bande-dessinées créée par les éditions Marvel en 1966, le film *Black Panther* a remporté quatre Oscars et attiré des dizaines de millions de spectateurs, générant plus de 1,3 milliard de dollars de recettes, à l’échelle mondiale, durant sa seule exploitation en salles. Sa suite, *Wakanda Forever*, sortie à la mi-novembre 2022, est déjà promise à une réussite équivalente.

Pour les auteurs et leurs éditeurs ou producteurs, de tels succès sont assurément des motifs d’enthousiasme, qui encouragent d’autres créateurs à les suivre dans cette voie. Mais face à tant de manières concomitantes et pourtant différentes d’imaginer et de narrer les futurs africains, il reste ardu de s’orienter dans cette profusion : lui trouver une cohérence constitue de fait, pour le chercheur, un véritable défi.

Dans mon essai *L’Afrique au futur : le renversement des mondes*⁸, je me suis attaché à confronter les créations littéraires et artistiques aux publications savantes issues de diverses

⁴ Conçue par Oulimata Gueye, l’exposition « Université des futurs africains » fut présentée au Lieu unique (Nantes), du 10 avril au 29 août 2021 [<https://www.lieuunique.com/evenement/ufa/>], et le vingtième festival des littératures de l’imaginaire, consacré à l’afrofuturisme, s’est tenu à Épinal du 19 au 22 mai 2022 [<https://www.imaginales.fr/le-festival/theme-et-pays-invite/>]. D’autres manifestations ont également eu lieu ces dernières années (par exemple *Black Utopia, Afro-futurism in film* à la cinémathèque de Karlsruhe (Allemagne) en janvier-février 2018, *Africa is/in the Future* au PointCulture Bruxelles (Belgique), fin novembre 2019...).

⁵ <https://www.centrepompidou-metz.fr/fr/programmation/exposition/les-portes-du-possible>, consulté le 11 novembre 2022.

⁶ Des chaînes spécialisées ou des plateformes sont dédiées à l’afrofuturisme sur Internet (par exemple, <https://www.criterionchannel.com/afrofuturism>, ou encore l’exposition en ligne Afropolitan Comics : <https://www.afropolitancomics.com/fr>). Du côté des blogs, on consultera utilement celui de la journaliste Léa Polverini sur *Slate.fr*, en particulier les épisodes 3 et 4 de sa série « Les autres mondes », respectivement consacrés à « La science-fiction arabe, ou l’ère du désenchantement post-révolutions » et à « L’afrofuturisme, vers l’infini et l’Angola », ou encore le blog « Afrotopiques », créé et animé par Marie-Yemta Moussanang sur le site de *Mediapart* (<https://blogs.mediapart.fr/edition/afrotopiques>).

⁷ Entre 2016 et 2020, deux romancières qui montent, l’Afro-américaine Nora Jemisin et l’Américano-Nigérienne Nnedi Okorafor, ont ainsi reçu, à plusieurs reprises et dans diverses catégories (roman, roman court, roman graphique, nouvelle...), le fameux Prix Hugo, décerné aux États-Unis à des œuvres de science-fiction ou de *fantasy*. En moins d’une décennie, trois écrivains originaires d’Afrique ont également remporté, en Grande-Bretagne, le prestigieux prix Arthur-C.-Clarke : la Sud-Africaine Lauren Beukes en 2011 pour *Zoo City*, l’Anglo-Nigérien Tade Thompson en 2019 avec *Rosewater* et la Zambienne Namwali Serpell en 2020 pour *The Old Drift* – roman qui a par ailleurs obtenu, la même année, le prix de littérature Windham-Campbell, une des récompenses littéraires les mieux dotées au monde.

⁸ Recensé par Ninon Chavoz dans *En attendant Nadeau*, n°147, p. 50-52 [<https://www.en-attendant-nadeau.fr/2022/03/23/projections-afrofuturisme-mangeon/>], Florian Alix pour *Nonfiction.fr*, le 28 avril 2022 [<https://www.nonfiction.fr/article-11289-lafrofuturisme-du-xixe-siecle-a-nos-jours.htm>], Elara Bertho pour *Diacritik*, le 12 mai 2022 [<https://diacritik.com/2022/05/12/utopies-africaines-retour-vers-le-futur/>], Jean-Louis Jeannelle dans *Le Monde des livres*, le 19 mai 2022 [https://www.lemonde.fr/livres/article/2022/05/19/ballet-oppressant-vie-cabossee-destin-de-refugies-quatre-envies-de-lecture_6126706_3260.html], Thomas Michaud

sciences humaines, et en particulier de la prospective, sur cette question des futurs africains. À l'échelle historique d'un siècle et demi environ, j'ai donc étudié, des années 1880 aux années 2020, une trentaine d'œuvres et d'auteurs allemands, belges, britanniques, français, mais aussi francophones et anglophones d'Afrique et des Amériques, pour montrer comment certaines préoccupations contemporaines, ainsi que certaines méthodes de la prospective, avaient été anticipées et mises en récit de longue date dans les littératures européennes, africaines, et africaines-américaines. Mon but, en écrivant cet essai, n'était cependant pas de conférer à la fiction une portée prophétique, ni de faire de la littérature savante d'aujourd'hui, dans ses propensions alarmistes, la simple héritière d'une littérature coloniale qui s'inquiétait déjà, voici plus d'un siècle, des risques que des migrations africaines de masse ou le développement d'un djihadisme international en Afrique – pour ne citer que ces deux thématiques récurrentes – feraient encourir à la stabilité du continent ainsi qu'à sa voisine, l'Europe. Je voulais surtout étayer ce simple constat : en développant certains scénarios, que ce soit dans des ouvrages de géopolitique, de prospective ou dans des fictions du futur, les auteurs contemporains réactivent souvent, paradoxalement, des imaginaires du passé. Ces derniers remontent, à tout le moins, à la fin du XIX^e siècle, et ils ont en commun de s'être figuré, de diverses manières, les possibilités d'un renversement des mondes.

Mon objectif n'est pas aujourd'hui de vous résumer mon récent ouvrage, mais de contribuer à vos débats en resserrant mon propos sur les littératures française et francophones d'Europe et d'Afrique afin de mettre en relief deux tensions particulières. Je voudrais insister tout d'abord sur la dialectique continue qui s'élabore, entre utopie et dystopie ou plus précisément, entre *Afrotopia* et *Afrodystopie*, pour reprendre à deux penseurs africains, Felwine Sarr et Joseph Tonda, les concepts et les titres de leurs essais respectifs⁹. Je voudrais ensuite explorer les relations entre d'une part l'uchronie, qui consiste à imaginer une histoire alternative, et d'autre part l'inversion, qui intervertit les représentations traditionnellement associées à l'Europe et à l'Afrique pour mieux subvertir, ce faisant, les rapports de force historiquement constitués entre ces deux continents.

En étudiant ces divers modes de réversibilité, de l'utopie à la dystopie (et vice-versa), ou encore dans l'uchronie et le monde à l'envers caractéristiques de certaines fictions, je voudrais mettre en relief un paradoxe historique et romanesque : autant qu'un commentaire sur le présent, les projections dans le futur se conçoivent souvent comme un retour vers le passé, y compris sur le plan de l'intertextualité et de l'histoire littéraire. Ainsi, elles sont révélatrices de certains schémas relationnels autant que de fantasmes et d'obsessions héritées de l'histoire coloniale.

I. Afro(dys)topies

Dans la littérature européenne, et tout particulièrement la littérature française, le continent africain a généralement été associé à la sauvagerie, la primitivité, la barbarie : c'est en somme

pour *Lectures*, le 25 mai 2022 [<https://doi.org/10.4000/lectures.56493>], Pierre-Antoine Marti pour *Futuribles*, le 10 août 2022 [<https://www.futuribles.com/fr/bibliographie/notice/lafrique-au-futur-le-renversement-des-mondes/>], Aliocha Wald Lasowski pour *L'Humanité*, 22 septembre 2022 [p. 19, et en ligne : <https://www.humanite.fr/culture-et-savoirs/afrique/essai-genealogie-des-futurs-africains-dans-l-histoire-litteraire-764578>].

⁹ Felwine Sarr, *Afrotopia*, Paris, Philippe Rey, 2016 ; Joseph Tonda, *Afrodystopie*, Paris, Karthala, 2021.

un espace dystopique, avec une nature, une faune, des populations inhospitalières qu'il s'agit de transformer en Eldorado sous l'action transformatrice d'audacieux Européens.

À l'ère coloniale

Le roman d'aventures coloniales met ainsi fréquemment en scène un tandem de héros, composé d'un ingénieur et d'un officier de l'armée qui réalisent des exploits militaires et techniques tout en affrontant des populations rétives à la civilisation et au progrès.

L'espace privilégié pour ce type de récits est d'abord le Sahara, qui occupe en effet près d'un tiers de la surface du continent africain et semble, par son aridité et le caractère nomade de ses populations, une terre particulièrement hostile et difficile à domestiquer. De l'Ouest à l'est, ou du Sahara occidental à la Nubie, il s'agit donc de le transformer, et de l'ère coloniale à l'époque postcoloniale, on peut ainsi relever quelques constantes mais aussi quelques variations dans le traitement de cette thématique développementaliste.

Un roman pionnier sur ce plan est assurément *Les Exilés de la terre*, publié en 1888 par le romancier populaire André Laurie. L'auteur y imagine l'expédition menée par un jeune astronome français, Norbert de Mauny, et financée par une société anglaise d'actionnaires, la Selene Company Limited, pour transformer le désert de Bayouda, à l'est du Sahara, en un lieu inédit d'exploitation minière. L'objectif est en effet de transformer l'un de ses rares reliefs, le pic Tebhali, une montagne essentiellement composée de pyrite, en un vaste aimant susceptible d'attirer la lune vers la terre pour pouvoir ensuite en extraire de nouvelles ressources. Pour mener à bien son projet, Mauny entend également utiliser l'énergie solaire, qui constitue au Sahara une « force gratuite et illimitée », susceptible d'être mise à profit par une machine révolutionnaire, l'insolateur, lequel s'avère capable « de percer des puits artésiens au milieu du désert le plus aride », autant que de « tracer des voies ferrées à travers le Sahara, élever des usines et les mettre en activité » (p. 119). Cette vaste entreprise se heurte toutefois à un obstacle aussi imprévu qu'il est de taille. Un soulèvement militaire et religieux est en effet orchestré au Soudan par un prophète autoproclamé, le Mahdi ou Muhammad Ahmad ibn Abd Allah (1844-1885), qui lance une guerre sainte (un djihad, en arabe) contre le double projet de conquête coloniale des Européens : celle de l'Afrique de l'est, terre traditionnellement musulmane, et celle de la lune, symbole même de l'islam par son croissant.

L'autre scénario privilégié par la littérature d'anticipation, au XIX^e siècle, pour transformer le Sahara en un espace hospitalier et propice au développement du commerce et de la civilisation occidentale, c'est celui imaginé par Jules Verne dans plusieurs de ses romans, et mis en scène dans le dernier, *L'Invasion de la mer*, paru à titre posthume en 1905. L'ingénieur propose cette fois de tirer parti de la « nature des terrains », d'un niveau souvent inférieur à celui des eaux méditerranéennes (p. 60), et suffisamment tendres pour permettre le percement de canaux sur plusieurs dizaines de kilomètres (p. 68) afin d'alimenter une mer intérieure au Sahara avec les eaux du Golfe de Gabès. Le « climat de l'Algérie et de la Tunisie » se verrait amélioré « sous l'action des vents du sud », et des « nuages formés par les vapeurs de la nouvelle mer se résoudraient en pluies bienfaisantes sur toute la région au profit de son rendement agricole » ; ainsi « le commerce, grâce à une flottille marchande », « se développerait dans toute cette contrée dont les dépressions interdisaient jusqu'ici l'accès », tandis que « l'influence française en cette partie de l'Afrique » prospérerait, grâce aux « troupes, mises à même de débarquer au sud de Biskra » (p. 66). Ce projet aussi utopique que tellurique est toutefois contrarié par Hadjar, le chef des Touaregs qui prend la tête d'une

révolte populaire en soufflant sur les braises de la guerre sainte au nom de la défense des traditions et de la soumission aux desseins de Dieu.

De quel droit, prêchaient les marabouts, ces étrangers veulent-ils changer en mer nos oasis et nos plaines ?.. Ce que la nature a fait, pourquoi prétendent-ils le défaire ?.. La Méditerranée n'est-elle pas assez vaste, pour qu'ils tentent d'y ajouter l'étendue de nos chotts !.. Que les Roumis y naviguent tant qu'ils voudront, si tel est leur bon plaisir, nous, nous sommes des gens de terre et le Djerid est destiné au parcours des kafila et non des navires !.. Il faut avoir anéanti ces étrangers avant qu'ils aient noyé le pays qui nous appartient, le pays de nos ancêtres, par l'invasion de la mer !.. (p. 84)

Hostiles au projet de mer intérieure, les nomades dénoncent donc la ruine de leurs activités, commerciales ou prédatrices, selon qu'ils sont conducteurs ou détrousseurs de caravanes (p. 83, 182, 192). « Lésés » et mal indemnisés, les paysans sédentaires et les propriétaires de terres s'inquiètent quant à eux de la disparition des oasis et de leurs « fertiles touals [...] sous les eaux venues de la Petite-Syrte » ; ils craignent notamment que le changement de climat et l'humidification de l'atmosphère ne soient néfaste à leur traditionnelle culture des dattes (p. 83, 119). Nomades et sédentaires s'accordent enfin à refuser de concert « la fin de leur sécurité, de leur fortune hasardeuse et de leur indépendance », désormais exposées « au pouvoir des Roumis » : « L'invasion de la mer dans leurs solitudes, c'en était fait d'une domination archiséculaire » (p. 69) rapporte le narrateur au discours indirect libre.

Un dernier exemple pourrait être le roman *Fécondité* d'Émile Zola, paru en 1899 dans son nouveau cycle romanesque des Quatre Évangiles, après le fameux succès des Rougon-Macquart. L'écrivain, qui se projette fictivement dans un Soudan français au milieu du vingtième siècle, inverse toutefois la valence généralement associée au Sahel en dépeignant une terre féconde en tant que telle, et particulièrement propice au développement d'une utopie.

On y récoltera la nourriture d'un grand peuple, le jour où la culture y sera pratiquée avec quelque courage et quelque science, car le royaume est encore vierge, tel que le bon fleuve [Niger] l'a créé, il y a des mille ans. [...] Aucun souci, aucune peine, la terre est grasse, le soleil ardent, la récolte sera toujours belle. [...] Le jour où nous aurons les machines agricoles que je suis venu commander chez vous, il nous faudra des flottilles de bateaux pour vous expédier le trop-plein de nos greniers... [...]

Il disait Tombouctou entrepôt, Tombouctou métropole et marché de l'Afrique centrale, avec ses tas d'ivoire, ses tas d'or vierge, ses sacs de riz, de mil, d'arachides, ses pains d'indigo, ses bouquets de plumes d'autruche, ses métaux, ses dattes, ses étoffes, sa quincaillerie, son tabac, ses plaques de sel surtout, des dalles de sel gemme, apportées à dos de bête de l'effrayante Taoudenni [...]. Enfin, il disait Tombouctou [...] assise royalement entre le Soudan, grenier d'abondance, et le Sahara, route de l'Europe, lorsque la France aura ouvert cette route, relié les provinces du nouvel empire, fondé cette autre France démesurée, près de laquelle l'antique patrie ne sera plus qu'un peu de cervelle pensante, le cerveau qui dirige.

— C'est là le rêve, cria-t-il, c'est l'œuvre gigantesque que réalisera demain. Notre Algérie reliée à Tombouctou par la voie du Sahara, des locomotives électriques qui emporteront toute la vieille Europe, au travers de l'infini des sables ! Tombouctou

reliée au Sénégal, par les flottilles à vapeur du Niger, par d'autres voies ferrées qui sillonneront de partout le vaste empire ! la France nouvelle, immense, reliée à la France mère, l'antique patrie, par un prodigieux développement de côtes, fondée enfin, prête pour les cent millions d'habitants qui doivent y pousser un jour !... Sans doute, ces choses ne se feront point du soir au lendemain. [...] [I]l y a la question des peuplades de là-bas, faites de nègres doux pour la plupart, mais quelques-unes féroces, voleuses, d'une sauvagerie exaltée par le fanatisme religieux, aggravant la grande difficulté de notre conquête, ce terrible problème de l'Islam, contre lequel nous nous heurterons, tant qu'il ne sera pas résolu. [...] N'importe pourtant ! dès aujourd'hui, une France est née au loin, un empire illimité, et elle a besoin de notre sang, et il faut lui en donner pour qu'elle se peuple, qu'elle tire du sol ses incalculables richesses, qu'elle devienne la plus grande, la plus forte, la plus souveraine, dans le monde entier. [...] Et nous pullulerons, et nous emplirons le monde !... (p. 391-396)

Tout est « dit », en effet, dans ces pages lyriques où, tel un conteur lors d'une veillée nocturne¹⁰, Dominique Froment emprunte aux cosmogonies antiques leur style épique pour prophétiser l'Afrique de demain. Au-delà des clichés négatifs sur les « peuplades » africaines, qualifiées à plusieurs reprises de « sauvages » quand elles ne sont pas tout simplement cannibales¹¹, on retrouve chez Zola la sempiternelle menace du fanatisme religieux et de l'Islam, cet obstacle récurrent à la conquête coloniale. Malgré ces embûches, c'est un colonialisme euphorique et sûr de son bon droit qu'exprime naïvement le « nouvel Africain », en décrivant un continent soumis à l'irrépressible peuplement de colons devenus les nouveaux autochtones, tandis que ces derniers s'effacent inéluctablement pour n'être plus que de simples figurants dans leur propre histoire.

À l'époque postcoloniale

Zola situait fictivement ce discours célébrant l'utopie coloniale au seuil des années soixante, sans imaginer un seul instant que le pays où se déroulait le versant africain de sa nouvelle geste familiale retrouverait alors son indépendance, sous le nouveau nom de Mali. Il ne faudrait cependant pas croire que ces représentations triomphantes à l'ère coloniale ont disparu avec la fin des empires. On les rencontre toujours dans la littérature française contemporaine, en particulier dans celle d'anticipation. Avec une donnée nouvelle, qui aggrave la situation : dans ces fictions du futur africain, le changement climatique rend l'Afrique plus inhospitalière encore, puisque l'eau y manque cruellement. C'est le cas dans *Demain, une oasis* de Yal Ayerdhal (1992) et dans *AquaTM* de Jean-Marc Ligny (2006). Les

¹⁰ « Peu à peu, des femmes, des vieillards s'étaient levés, pour se rapprocher de lui. Et les enfants eux-mêmes l'entouraient, comme s'il leur eût conté un beau conte » (*Fécondité*, Paris, Fasquelle, 1899, p. 392).

¹¹ « Vous imaginez-vous cela ? une famille française installée en plein chez les sauvages, ayant pour toute protection le voisinage d'un petit fort où un officier blanc commande à une douzaine de soldats indigènes, forcée parfois de faire elle-même le coup de feu, créant une ferme au milieu d'un pays que le fanatisme de quelque chef de tribu peut soulever d'un jour à l'autre. C'est d'une démente à fâcher le monde [...] Mon père a donné le nom de Chantbled à notre ferme de là-bas... Souvent, il nous raconte comment vous avez fondé votre domaine, ici, dans un coup d'audace prévoyante, lorsque tout le monde se moquait, haussait les épaules, en vous accusant de folie. Et c'est, là-bas, pour mon père, la même dérision, la même pitié méprisante, car on s'attend à ce que le bon Niger emporte un jour notre village, si quelque bande de nègres rôdeurs ne nous tue pas et ne nous mange pas auparavant... Ah! je suis bien tranquille, nous vaincrons comme vous avez vaincu, parce que la folie de l'action est la divine sagesse. » (*Fécondité*, op. cit., p. 396 et p. 398).

longues périodes de sécheresse y engendrent des famines, des maladies, des conflits, des déplacements massifs de population en sus d'une mortalité galopante. Pour résoudre leurs immenses problèmes, les Africains se résolvent à obtenir l'aide des Occidentaux, que ce soit de gré ou de force. À la tête d'une organisation politique panafricaine, la rebelle Dziiya n'hésite pas, dans *Demain, une oasis*, à faire enlever le narrateur du roman, un médecin français à l'identité inconnu et simplement surnommé « l'interne » tout au long du récit, pour aider son peuple à détourner les technologies européennes de transformation et d'exploitation d'autres planètes. L'ambition est ainsi de « terraformer l'Afrique » (p. 234) en créant au cœur du désert une afrotopie sous la forme d'un réseau d'oasis autosuffisantes et propices à engendrer de bienfaisantes précipitations. Quand le récit s'achève, au seuil du XXIII^e siècle,

Dziiya a gagné son pari : on ne meurt plus de faim en Af-East et les maladies tropicales ont suffisamment reculé pour que nous les maîtrisons totalement. L'Oasis continue de croître lentement ; c'est elle qui nous fournit les pluies, rares mais régulières, là où nous en avons besoin : sur les bords du désert, dans des oasis plus petites. Plus personne ne vit où rien ne pousse, parce qu'il y a maintenant assez d'endroits cultivables. (p. 235)

Dans *AquaTM* de Jean-Marc Ligny, ce sont également deux Européens, le Néerlandais Ruud Klaas et la Française Laurie Prigent, qui prennent tous les risques pour acheminer du matériel de forage et de pompage au Burkina Faso, afin d'aider cette petite nation et sa présidente, Fatimata Konaté, à exploiter les ressources aqueuses d'une vaste nappe phréatique souterraine et devenir ainsi, à la fin du roman, « un exemple de développement durable, une solution africaine à la question africaine » (p. 870).

Si les fictions françaises contemporaines manifestent une tendance marquée à faire évoluer les futurs africains de la dystopie à l'utopie, sous l'effet bénéfique de collaborations entre Africains volontaristes et Européen philanthropes, elles mettent aussi en scène d'autres ennemis de l'afrotopie que les seuls djihadistes. Dans les récits d'Ayerdhal et de Ligny, le principal obstacle reste en effet la convoitise des puissances occidentales ou des multinationales, qui ont pillé la Terre au point de la rendre presque inhabitable, et qui s'emploient désormais à en exploiter les dernières ressources quand elles ne cherchent pas à migrer sur d'autres planètes.

Cette logique prédatrice et destructrice est également brocardée dans la fiction africaine contemporaine. *Peine des faunes*, le deuxième roman d'Annie Lulu, romancière congolaise et roumaine qui écrit en français, se projette dans sa dernière partie dans les années 2023 à 2047, pour mettre en scène une Europe qui évolue vers la dystopie, à la suite du dérèglement climatique et des conflits issus de la surexploitation du vivant¹². « L'arrivée massive de nombreux réfugiés économiques et climatiques » (p. 252) bouleverse en effet profondément les sociétés européennes, tandis que « la situation catastrophique des espèces animales » (p. 253), menacées d'une extinction de masse, engendre leurs propres migrations incontrôlées : c'est « la Peine des faunes » (p. 253), qui donne son titre au roman et divise bientôt les populations humaines. La guerre civile fait désormais rage entre les protecteurs, qui entendent défendre les « faunes », autrement dit les animaux, sauvages et domestiques, des brutalités humaines, et les « fauneurs » qui ne veulent pas renoncer à leurs habitudes de carnivores, voire de chasseurs. Tandis que ces derniers sont présentés comme « des rustres

¹² Annie Lulu, *Peine des faunes*, Paris, Julliard, 2022.

réfractaires prisonniers du passé », une utopie végane pointe malgré tout avec la geste familiale d'Omra. Cette Éthiopienne avait en effet transmis à ses filles et petites-filles cette exigence éthique autant qu'alimentaire : « une mère ne mange pas les enfants des autres mères » (p. 44). Ses descendants sont donc devenus des figures de proue du mouvement de protection des animaux, et finalement

Ce pour quoi Omra s'était battue toute sa vie durant, la reconnaissance des faunes, de leur personnalité juridique, l'adoption générale d'une alimentation à base de plantes, l'interdiction absolue de tuer, se produisait et était devenu le nouvel idéal sociétal, la nouvelle normalité culturelle (p. 254-255).

Si les fictions contemporaines du futur africain inclinent majoritairement à contrer la dystopie par divers scénarios narratifs, il ne faut pas négliger le fait que certaines se figurent néanmoins un avenir apocalyptique, en imaginant le pire pour un continent devenu le dépotier des déchets industriels voire nucléaires occidentaux. C'est le cas dans *Barzakh* du Mauritanien Moussa Ould Ebnou (1994) et, plus récemment, dans *Jungle Park* du Français Philippe Arnaud (2016). En craignant que « des centres de stockage de déchets et produits dangereux » puissent être ouverts en Afrique « pour le plus grand bien de la communauté internationale », et devenir pour certains potentats africains « une importante source de devises¹³ », Moussa Ould Ebnou ne fait qu'anticiper certains scandales environnementaux et sanitaires, comme le dumping effréné de déchets toxiques en mer, sur les côtes et dans l'arrière-pays de la Somalie, à l'Est de l'Afrique, ou l'affaire du Probo Koala, un navire vraquier qui achemina en 2006 six cents tonnes de déchets toxiques en Côte d'Ivoire, provoquant la mort de dix-sept personnes et l'intoxication de dizaines de milliers d'autres. Philippe Arnaud s'inspire quant à lui des déclarations de Lawrence Summers, ancien directeur d'Harvard et naguère conseiller du président américain Barack Obama, qui préconisait publiquement « une migration plus importante des industries polluantes vers les pays les moins avancés » en défendant « une logique économique qui veut que des masses de déchets toxiques soient déversés là où les salaires sont les plus faibles¹⁴ ».

Au terme de ce premier parcours, les fictions du futur africain, tant dans leur versant français que dans leur versant francophone, et tant à l'ère coloniale qu'à l'époque post-coloniale, apparaissent travaillées par une tension fondamentale entre afrotopisme et afrodystopie. Si elles s'inscrivent ainsi dans deux orientations majeures de la littérature d'anticipation, qui privilégia longtemps les imaginaires utopiques, avec la profusion des récits centrés sur des mondes perdus ou ignorés, avant de basculer dans un régime de représentation dystopique dominant désormais très largement les productions science-fictionnelles, les fictions du futur africain ne sont pas simplement un sous-domaine de la littérature d'anticipation. Elles en révèlent plutôt les sources colonialistes et impérialistes, la science-fiction ayant longtemps projeté en d'autres mondes la geste conquérante de la colonisation européenne, tout en traitant le continent africain comme une *tabula rasa* ou une terre de sauvagerie et de primitivité sur laquelle devait s'inscrire l'empreinte de la civilisation occidentale pour y construire un monde nouveau. Il est toutefois d'autres voies que la tension ou l'inversion entre utopie et dystopie pour imaginer les relations entre Europe et Afrique, et ce sont à présent les liens entre uchronie et renversement des mondes que nous allons explorer.

¹³ Moussa Ould Ebnou, *Barzakh*, Paris, L'Harmattan, 1994, p. 143.

¹⁴ Philippe Arnaud, *Jungle Park*, Paris, Sarbacane, 2016, p. 5.

II. Fictions contrefactuelles et renversement des mondes

Forgée au milieu du XIX^e siècle par le philosophe Charles Renouvier, pour désigner « une utopie dans l'Histoire » ou « l'Histoire telle qu'elle aurait pu être¹⁵ », la notion d'uchronie s'est d'emblée chargée d'une double fonction, narrative et spéculative. Il s'agit en effet de raconter, de manière contrefactuelle, des évolutions historiques qui ne sont pas advenues mais que d'autres circonstances (ou des issues différentes à des événements passés) eussent rendu possibles. De tels récits permettent de réfléchir au caractère profondément contingent et dès lors potentiellement réversible de l'ordre actuel des choses, dans ses différentes dimensions (géopolitiques, culturels, économiques, etc.).

On voit par là que l'uchronie, comme l'utopie qui lui sert de modèle, procède souvent d'une forme de « mécontentement » à l'égard d'une situation présente, qu'on cherche à corriger ou à compenser par un effort créatif d'imagination : « annuler ce qui a été, le remplacer par ce qui aurait *dû* être, [...] ce qui aurait *pu* être », tel est bien le moteur premier de l'uchronie selon l'écrivain français Emmanuel Carrère¹⁶.

Le raisonnement contrefactuel est ainsi au cœur de très nombreuses fictions littéraires qui ont imaginé et mis en récit d'autres évolutions historiques à partir d'issues différentes données aux événements majeurs du passé. Comme le constatent Bertrand Campéis et Karine Gobled dans leur *Guide de l'uchronie en littérature*, « Hitler, le III^e Reich et la Seconde Guerre mondiale ; Napoléon, ses campagnes et ses batailles perdues (Waterloo notamment) ; l'Empire romain ou encore le Moyen Âge cristallisent l'attention¹⁷ » dans une production littéraire majoritairement centrée sur les épisodes et les figures célèbres de l'histoire européenne. Mais si les fictions imaginant un autre devenir du monde à partir de l'Afrique sont plus rares, elles n'en sont pas moins significatives. J'en présenterai rapidement quatre, selon deux modalités différentes : les uchronies figurant un renversement des mondes dans une histoire alternative, et les anticipations proposant de réaliser ce même renversement sur le mode paradoxal de la rétrotopie.

Uchronie et monde à l'envers

Remontant à l'Antiquité et notamment aux fêtes saturnales romaines, le monde à l'envers – ou le renversement des rapports de force qui traditionnellement le régissent – est une pratique carnavalesque devenue un thème littéraire, motivé par l'esprit de dérision et doté d'une forte puissance comique. Dans sa célèbre étude sur *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Mikhaïl Bakhtine note d'emblée que le carnaval marquait « le triomphe d'une sorte d'affranchissement provisoire de la vérité dominante et du régime existant, d'abolition provisoire de tous les rapports hiérarchiques, privilèges¹⁸ ». S'intéressant ensuite à ses dimensions esthétiques et poétiques, il souligne que

¹⁵ Charles Renouvier, *Uchronie (l'utopie dans l'Histoire), esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être*, ouvrage publié anonymement en trois articles dans la *Revue philosophique et religieuse* en 1857, réédité en volume sous le nom de son auteur en 1876, rééd. Paris, Fayard, 1988.

¹⁶ Emmanuel Carrère, *Le Déroit de Behring, introduction à l'uchronie*, Paris, P.O.L., 1986, p. 9-10.

¹⁷ Bertrand Campéis et Karine Gobled, *Le Guide de l'uchronie*, Chambéry, Éditions ActuSF, 2015, p. 29.

¹⁸ Mikhaïl Bakhtine, *L'Œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, TEL, 1970, p. 18.

sa « langue propre » est marquée par « la logique originale des choses “à l’envers”, “au contraire”, des permutations constantes du haut et du bas (“la roue”), de la face et du derrière, par les formes les plus diverses de parodies et travestissements¹⁹. »

On retrouve de fait ce dispositif parodique dans deux romans francophones : *La Revanche de Bozambo* du Guyanais Bertène Juminer (1968), et *Aux États-Unis d’Afrique* du Djiboutien Abdourahman Waberi (2006). Dans leurs fictions, les deux auteurs imaginent en effet l’Europe et l’Amérique dominées depuis plusieurs siècles par une Afrique impérialiste, dont ils situent respectivement le centre politique à l’Ouest (« la Baoulie » chez Juminer) et à l’Est (« Asmara, capitale fédérale » chez Waberi) du continent. Comme l’Europe exerçait jadis son empire sur l’Amérique latine, ou la France sur l’Afrique Occidentale française, les colonisateurs noirs règnent désormais sur « l’Amérique ouolove » et « l’Europe Occidentale Baoulienne », datant leurs hauts faits selon un nouveau partage séculaire (avant ou « après Grand Baobab²⁰ ») dans *La Revanche de Bozambo*. Dépourvue de véritables repères historiques, cette fiction délaisse pourtant très vite sa visée initialement futuriste (aucune innovation technologique ne vient en effet étayer l’idée d’un lointain avenir), pour se complaire dans l’uchronie d’un monde inversé. Abdourahman Waberi prend de son côté le parti d’imaginer plutôt une histoire contrefactuelle où les Africains, après avoir exercé une « traite millénaire » en trafiquant « le bois d’ivoire en provenance [...] surtout des pays slaves, acheminé jusqu’au cul de l’Afrique en passant par l’Asie mineure, la Palestine et l’Arabie heureuse », « pressèrent le jus de l’Europe et de l’Amérique du Nord dès 1596 », jusqu’aux jours glorieux de la fédération africaine dont « [l’] actuel président Nelson Mandela » dirige désormais la destinée²¹.

Le roman de Juminer est sans doute le plus systématique dans son usage de l’inversion. Cette logique y conditionne tout d’abord les noms même de la résistance au colonialisme africain : ainsi « le héros blanc Laclôtur, mort de soif et de chaleur en déportation aux confins de l’aride savane soudanaise », est-il le pendant fictionnel de Toussaint Louverture, chef de la révolution noire de Saint-Domingue, qui mourut en déportation au fort de Joux, dans le Jura, en avril 1803 ; quant au mouvement de la « blanchitude », équivalent à celui de la « négritude » littéraire et politique des années 1950 et 60, il se voit exalté dans une plaquette intitulée *Qu’est-ce que le colonialisme baoulien ?* dont de larges extraits sont proposés au deuxième chapitre, pastichant explicitement le *Discours sur le colonialisme* et le *Cahier d’un retour au pays natal* d’Aimé Césaire²². La chromotopie (ou l’isotopie des couleurs qui régit de nombreuses formules consacrées) fait par ailleurs l’objet d’une implacable conversion – du blanc au noir ou du noir au blanc – dans *La Revanche de Bozambo*. Ainsi parle-t-on désormais de « Noirs becs » (p. 17) et de « mal noirci » (p. 23) car il faut « montrer patte noire » (p. 27) pour « être noirci », c’est-à-dire « innocenté » (p. 31), mais on peut auparavant « avoir des nuits noires » (p. 48), voire « faire chou noir » (p. 116), même si l’on a pour cela « trimé comme des blancs » (p. 138) – au risque d’attraper dans une rixe « un œil au beurre blanc » (p. 65) sans jamais se trouver « logés, nourris, noircis » (p. 33).

Le récit de Waberi travaille lui-même abondamment la langue française pour donner à lire l’inversion qu’il opère entre point de vue eurocentré et point de vue africain. Ses stratégies poétiques suivent alors principalement deux modes. Le plus souvent, elles offrent en effet aux noms ou aux produits occidentaux des calques africanisés (par exemple les boissons Pape Sy

¹⁹ *Ibid.*, p. 19.

²⁰ Bertène Juminer, *La Revanche de Bozambo* [1968], rééd. Paris, Présence africaine, 2000, p. 14, p. 22.

²¹ Abdourahman Waberi, *Aux États-Unis d’Afrique*, Paris, Jean-Claude Lattès, 2006, p. 66, p. 170, p. 36 pour les diverses citations.

²² Juminer, *op. cit.*, p. 38, p. 52-62. Sur la « blanchitude », pastiche de la négritude, voir notamment p. 59.

et Neguscafé, les chaînes alimentaires Mc Diop, Sarr Mbock ou Hadji Daas, les meubles Nka, le cinéma d'Haile Wade et la sculpture de Djiatto Mehdi, etc.). Elles fonctionnent ensuite comme des substitutions nominales ou adjectivales au sein d'expressions consacrées comme « un dialecte petit-blanc » (p. 15), « un autre son de minaret » (p. 19), « Depuis Mathusouleyman » (p. 20), les « calendes africaines » (p. 157), le « téléphone français » (p. 188), le « Dieu Guinée » (p. 219). Ce sont là autant de manières humoristiques de faire advenir au sein de la langue française un point de vue afrocentré. On retrouve aussi chez Waberi, comme dans *La Revanche de Bozambo*, d'importants pastiches et jeux intertextuels : les chapitres 20 et 27 offrent ainsi de belles réécritures inversées, c'est-à-dire attribuées à des auteurs blancs, du *Cahier d'un retour au pays natal* (Aimé Césaire) ou des poèmes des Sénégalais David Diop et Léopold Sédar Senghor²³.

Renversement et rétrotopies

À l'esprit parodique qui motive les fictions de Juminer et Waberi, d'autres stratégies d'inversion substituent un esprit de sérieux qui semble alors renouer avec l'utopie, mais qui paradoxalement retourne en réalité le sens même de l'histoire. La société idéale projetée dans le futur n'y est en effet qu'un retour au passé ou à un âge d'or révolu, c'est-à-dire, en somme, une rétrovolution ou une rétrotopie, pour reprendre à l'anthropologue Jean-Loup Amselle et au sociologue Zygmunt Bauman les néologismes qu'ils ont respectivement forgés pour désigner une semblable propension à idéaliser le passé à partir d'un présent conçu en termes essentiellement dysphoriques et nostalgiques²⁴.

Deux romans récents, *Le Retour de l'éléphant* du Tunisien Abdelaziz Belkhodja (2003) et *Rouge impératrice* de la Franco-Camerounaise Léonora Miano (2019), participent assurément de telles configurations et ils présentent, ce faisant, de nombreuses similitudes.

Ils ont d'abord en commun de situer leurs intrigues au XXII^e siècle (en 2103 pour *Le Retour de l'éléphant*, en 2124 pour *Rouge impératrice*), et de les développer tout à la fois à l'échelle d'un siècle, sous la forme de fréquentes analepses, et de quelques mois, dans la linéarité du récit. Tous deux mettent par ailleurs en scène des peuples et des régimes africains prospères et puissants qui se sont substitués, sur les plans économiques et géopolitiques, aux États occidentaux jadis dominants. « La misère matérielle, politique et culturelle du Nord contraste tellement avec l'opulence, le rayonnement et la puissance du Sud²⁵ », note le narrateur de Belkhodja, tandis que la narratrice de Miano mentionne « le Sinistre » démographique, économique et politique qui a frappé « les pays au nord du Continent²⁶ », dont les populations ont finalement été contraintes de migrer vers l'Afrique pour trouver une vie meilleure. Ces renversements des rapports de force et des flux migratoires, entre Europe et Afrique, sont ainsi des expériences communes à la République de Carthage, dans le roman d'Abdelaziz Belkhodja, et au Katiopa unifié dans celui de Léonora Miano, qui renoue ainsi avec une appellation ancienne de l'Afrique subsaharienne par ses autochtones.

Comme on le comprend aisément avec ces noms retenus pour qualifier leurs États, ou avec le mode analeptique qui domine leur narration, ces deux fictions du futur africain s'écrivent et avancent en vérité avec le regard constamment rivé dans le rétroviseur. Leurs narrateurs,

²³ Aux États-Unis d'Afrique, notamment p. 123-126 et p. 175.

²⁴ Voir Jean-Loup Amselle, *Rétrovolutions, essais sur les primitivismes contemporains*, Paris, Stock, 2009 et Zygmunt Bauman, *Retrotopia* [2017], Paris, Premier Parallèle, traduit de l'anglais par Frédéric Joly, 2019.

²⁵ Belkhodja (Abdelaziz), *Le Retour de l'éléphant* [2003], Tunis, Apollonia Éditions, 2016, 166 p. ; p. 18.

²⁶ Miano (Léonora), *Rouge impératrice* [2019], Paris : Pocket, 2020, 642 p. ; p. 615.

qu'ils soient omniscients ou qu'ils délèguent leur rétrospection historique à tel ou tel personnage de premier plan, s'évertuent en effet à retracer, d'une part, les multiples étapes ou « chimurenga », dans le vocabulaire de Léonora Miano, qui ont conduit à la Renaissance africaine, et à démontrer, d'autre part, comment cette dernière ne fait que ressusciter un âge d'or ou restaurer des puissances qu'on croyait disparues.

Dans *Le Retour de l'éléphant*, ce n'est rien moins que la Carthage antique qui renaît ainsi de ses cendres, tandis que les technologies révolutionnaires à l'origine de tels miracles architecturaux, économiques et politiques, s'avèrent de simples redécouvertes d'inventions anciennes qui avaient naguère assuré, voici douze mille ans, la prospérité et la puissance de l'Atlantide opportunément relocalisée au Sahara²⁷.

Dans *Rouge impératrice*, le Katiopa se caractérise autant par sa volonté de « remonter les siècles, [de] vivre l'histoire à rebours » (p. 11) que par sa force économique et politique née de l'unification du continent avec ses diasporas outre-Atlantique. Fort de « son acceptation de la dimension irrationnelle de la vie, son attachement aux messages de l'invisible, son aptitude à entrer en relation avec tout cela sans chercher à le transformer » (p. 202), le nouvel État panafricain voit également sa prospérité matérielle doublée d'une richesse spirituelle inégalée. Cela se traduit politiquement par l'instauration de deux structures législatives parallèles : à l'Assemblée des *mikalayi* (ou représentants des différentes régions) s'ajoute en effet un Conseil, « éminence grise de l'Alliance en matière d'éthique », dont les membres sont aussi « originaires des neuf grandes régions intégrées de Katiopa » (p. 123) et peuvent se réunir physiquement ou à distance – mais alors sous forme d'énergies et non, bien sûr, par simples visioconférences. Si le Katiopa unifié s'apparente bien à une démocratie, cette dernière n'a cependant rien à voir avec les modalités habituelles de la représentation politique (p. 550). Qu'ils soient « gouvernants » (le *mokonzi* ou chef d'État, le *kalala* ou chef d'État-major des armées), « référents » (les *mikalayi*) ou « maîtres spirituels » et « grands esprits » (les membres du Conseil), les représentants des « neuf grandes régions » ne sont en effet jamais élus, mais simplement « nommés » ou cooptés, et leur légitimité tient d'abord au rapport mystique qu'ils entretiennent avec un plan métaphysique où résident les âmes de leurs aïeux, dont le « collège ancestral » constitue l'ultime instance de représentation. Plus que dans le renversement des traditionnels rapports de force entre Afrique et Occident, là réside assurément la véritable subversion du roman, qui débouche non seulement sur une utopie – ce Katiopa du futur est finalement dirigé depuis un « lieu », le plan métaphysique, qui n'existe nulle part – mais également sur un autre renversement des mondes, où l'invisible règne et où les morts peuvent s'avérer, en matière politique, plus influents que les vivants.

Dans leurs communes propensions à la rétrotopie, *Le Retour de l'éléphant* et *Rouge impératrice* ont finalement en partage un même imaginaire primitiviste. « Dans les années 2050, le peuple a décidé de renouer avec les principes de la République carthaginoise antique » (p. 105), rappelle en effet un personnage de Belkhodja, tandis que selon un autre, « le temple d'Elyssa, construit en 2068 », en hommage à la légendaire fondatrice de Carthage, abrite désormais « la plus riche bibliothèque du monde » (p. 28) en sus d'un culte néo-païen. Le retour collectif à une forme d'animisme conduit par ailleurs le Katiopa à faire fi des autres dynamiques religieuses pourtant installées de longue date sur le continent, à savoir les monothéismes musulmans et chrétiens. Comme dans la pensée coloniale et ethnologique la plus surannée, il suffit donc, dans *Rouge impératrice* et *Le Retour de l'éléphant*, de se débarrasser de certains oripeaux spirituels pour retrouver spontanément le vieux fond

²⁷ Belkhodja (Abdelaziz), *Le Retour de l'éléphant* [2003], Tunis, Apollonia Éditions, 2016, 166 p. ; p. 140 à 144 et p. 149.

archaïque et primitiviste originel, dans une Afrique dûment désislamisée et désoccidentalisée. L'histoire des peuples et des religions est toutefois plus complexe que ces fantasmes et il n'y a pas lieu de croire qu'il en ira autrement à l'avenir, en Afrique comme ailleurs. La tendance serait même inverse : entre 1910 et 2010, ce sont en effet l'islam et le christianisme qui n'ont cessé de multiplier les convertis, au détriment des religions traditionnelles africaines qui ont vu leur nombre de pratiquants passer des deux tiers de la population à moins de 9 %²⁸.

Ce faisant, Abdelaziz Belkhdja et Léonora Miano renouent implicitement avec les préoccupations de certains écrivains de l'époque coloniale : en mettant en scène le développement d'un « Sahara vert » grâce aux ressources de l'énergie solaire, et avec la création d'une mer intérieure au désert, l'auteur du *Retour de l'éléphant* s'inscrit résolument dans le sillage d'auteurs comme André Laurie et Jules Verne, présentés en première partie de cette conférence²⁹ ; et comme je l'ai montré dans mon essai sur *L'Afrique au futur*, Léonora Miano, en promouvant une utopie politique fondée sur la consultation mystique des mânes des ancêtres, ressuscite notoirement le dispositif imaginé un siècle plus tôt par le juriste et romancier colonial belge Paul Salkin dans sa fiction d'anticipation *L'Afrique centrale dans cent ans*, parue en 1926³⁰.

Conclusion

En m'intéressant à quelques fictions du futur africain, j'ai voulu souligner certaines continuités entre les littératures de l'ère coloniale et celles de l'époque postcoloniale, autant qu'entre les littératures française et africaines contemporaines. Dans les faits, les unes et les autres participent d'un phénomène plus global : la littérature d'anticipation sur l'Afrique, à laquelle contribuent des auteurs généralistes aussi bien que des écrivains spécialisés dans la science-fiction ou dans la littérature de jeunesse et pour jeunes adultes, ou des auteurs allemands, américains, britanniques comme des écrivains africains anglophones, francophones, lusophones et néerlandophones.

Ainsi les thématiques que nous avons présentées rapidement aujourd'hui se retrouvent-elles aussi ailleurs : les romans du Sud-Africain Gavin Chait (*Lament for the Fallen*, 2016 ; *Our Memory like Dust*, 2017) ou ceux de l'Américano-Nigerian Deji Bryce Olukotun (*Nigerians in Space*, 2014 ; *After the Flare*, 2017) figurent également, par exemple, un eldorado africain mis en péril par le danger djihadiste, tandis que les migrations de masse furent abordées par des auteurs européens aussi divers que les Allemands Alfred Döblin (*Berge, Meere und Giganten*, 1924) et Timur Vermes (*Die Hungrigen und die Satten*, 2018), ou le Britannique Christopher Priest (*Fugue for a Darkening Island*, 1972). Le renversement des mondes et des rapports de force entre Europe et Afrique a été également au cœur du récit de l'Espagnol Salvador de Madariaga, *The Sacred Giraffe*, publié directement en anglais par son auteur en 1925, ou encore dans les romans feuilletons de l'Afro-américain George Schuyler, parus entre 1936 et 1938 sous les titres *The Black Internationale* puis *The Black Empire*. Enfin les apocalypses nucléaires et les conséquences d'une transformation de l'Afrique en décharge de déchets

²⁸ Voir Katherine Marshall, « Des réalités religieuses à prendre au sérieux », dans « Afrique future », *La Revue des deux mondes*, septembre 2014, p. 83. Cf. Marc-Antoine Pérouse de Montclos, *L'Afrique, nouvelle frontière du djihad ?*, Paris, La Découverte, coll. Cahiers libres, 2018, p. 36.

²⁹ Sur la cristallisation du sable et l'emploi de l'énergie solaire dans un « Sahara vert », voir *Le Retour de l'éléphant*, *op.cit.*, p. 75-78 ; sur la mer intérieure, voir p. 114.

³⁰ Anthony Mangeon, *L'Afrique au futur : le renversement des mondes*, Paris, Hermann, coll. Fictions pensantes, 2022, p. 177.

toxiques motivaient déjà l'intrigue du roman de Christopher Priest, précédemment cité, ainsi que celle de romans africains anglophones comme *The Rape of Shavi* de la Nigérienne Buchi Emecheta (1983) ou *Major Genti and the Achimota Wars* du Ghanéen Kodjo B. Laing (1992). De la production anglophone ou germanophone à la production francophone, les dominantes ou les obsessions diffèrent cependant, qui tiennent fondamentalement aux différences de l'histoire coloniale. Pour résumer schématiquement les choses, on pourrait dire que le monde francophone africain privilégie toujours la thématique de l'inversion et du renversement des mondes parce qu'il s'inscrit dans le sillage du mouvement littéraire et politique de la négritude et de sa valorisation des cultures africaines jadis méprisées, selon un retournement du stigmate qui suivait alors lui-même la logique assimilationniste promue par la République française à l'époque coloniale, lorsque cette dernière accordait la citoyenneté à certains Africains, comme les ressortissants des Quatre Communes du Sénégal ou les anciens tirailleurs ayant démontré leurs mérites par leurs faits d'armes, en convertissant ainsi un statut politique infâmant (celui de colonisé) en un statut politique enviable (celui de citoyen). En revanche, le monde anglophone, qu'il soit africain ou afro-américain, privilégie d'une part les intrigues figurant l'arrivée d'extra-terrestres en Afrique, qui jouent ainsi métaphoriquement la conquête coloniale ou la venue d'étrangers circulant dans d'étranges vaisseaux, et dotés d'armes supérieures ; et d'autre part il privilégie particulièrement les récits de voyage dans l'espace ou de terraformation d'autres planètes, qui renvoient eux-mêmes aux expériences de la traite et de l'esclavage.

Je vous remercie pour votre attention et me tiens à présent à votre disposition pour quelques questions.

Anthony Mangeon
Université de Strasbourg